

Zeitschrift: Bulletin d'information : études et documents / Amis de la collection neuchâteloise des manuscrits de Jean-Jacques Rousseau

Herausgeber: Amis de la collection neuchâteloise des manuscrits de Jean-Jacques Rousseau

Band: - (1966)

Heft: 6

Artikel: Rousseau et les "Lettres sur la botanique"

Autor: Ischer, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EXCURSION DE PRINTEMPS

Voilà inaugurée une activité nouvelle de notre groupe d'Amis : retrouver les itinéraires, et visiter les lieux que Jean-Jacques a rendus célèbres. C'est un programme qui permet d'allier le besoin d'évasion, l'émotion du souvenir, les plaisirs de l'amitié et l'amour de notre pays, aux tâches plus savantes, mais plus austères, que se proposent les Amis.

Notre première excursion printanière emmenait, le 18 juin dernier, une quinzaine de fervents rousseauistes vers les crêtes de Chasseron. Neuchâtel baignait dans le soleil, mais le Val-de-Travers, le front bas menaçait. Une halte à Brot-Dessous permit au soussigné de rappeler rapidement les arrêts de Rousseau à l'auberge du village, tenue alors par la famille Sandoz. Etape naturelle après la rampe de la Clusette, à mi-chemin de Colombier, le lieu était accueillant, et Jean-Jacques s'y plaisait. Il s'entremet même en faveur de M. Sandoz auprès de Milord Maréchal.

La grisaille qui s'abattait en tempête sur les plateaux jurassiens et la pluie, bientôt diluvienne, força notre petit groupe à battre en retraite vers le chalet des Amis de la Nature aux Cluds, où M. A. Ischer, notre invité et notre conférencier, se transforma en hôte plein de ressources, puis nous révéla un Rousseau botaniste qu'il avait redécouvert avec joie.

F. MATTHEY.

ROUSSEAU ET LES « LETTRES SUR LA BOTANIQUE »

En m'invitant à préparer cette brève causerie, votre présidente m'a rendu un grand service. J'ai appris à mieux connaître une face particulière de l'activité et des œuvres du grand écrivain, à considérer les lumières et les ombres de sa carrière de botaniste, et, surtout, à apprécier l'authentique valeur de sa pédagogie, pédagogie qui, dans l'*Emile*, paraît souvent théorique, parfois contestable.

Que savais-je de Rousseau botaniste ? Pas grand-chose ! Je conservais le souvenir d'anciennes lectures des *Rêveries* et des *Confessions*. D'autre part, j'avais souvent lu, commenté, cité les quelques pages qu'Auguste Dubois, dans *Les Gorges de l'Areuse et le Creux-du-Van*, consacre à Rousseau, reconstituant, d'après les écrits de D'Escherny et du comte Zinzendorf, les étapes de son séjour dans la région du Champ-du-Moulin. Je connaissais également le sévère article de Claude Favarger « Jean-Jacques Rousseau, botaniste amateur » paru dans le « Bulletin de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles » (t. 66) et je n'étais pas loin d'en partager les conclusions.

Aujourd'hui mon information est plus complète : un article de Sir

Gavin de Beer, directeur du British Museum, article paru dans les *Annals of Science*, qui s'intitule « J.-J. Rousseau Botanist »; et la lecture attentive des *Lettres sur la botanique*, dans la belle édition du Club des libraires de France (dont la passionnante préface est signée Bernard Gagnebin) me permettent de me faire une idée plus nuancée de Jean-Jacques naturaliste.

Je viens de citer mes sources : ma causerie en a largement tiré profit et, dans sa première partie tout au moins, elle ne prétend pas à l'originalité.

* * *

Rousseau ne s'intéresse à la botanique qu'à l'âge de 51 ans, au moment le plus tragique de son existence agitée, alors qu'il était réfugié à Môtiers. Favarger, à ce propos, relève que la vocation des naturalistes s'éveille à un âge très tendre¹ et c'est une des raisons pour lesquelles il dénie à Rousseau la qualité de véritable homme de science.

D'autres auteurs s'accordent à déclarer que la science aimable le reposait de ses déconvenues humaines, motivation, avouons-le, plus subjective que scientifique. Rousseau, d'ailleurs, prête lui-même le flanc à cette critique quand il déclare : « J'ai songé plutôt en herborisant à me distraire et à m'amuser qu'à m'instruire »²... « C'est une distraction qui m'est nécessaire absolument, c'est un engouement d'enfant qui me durera toute ma vie »³.

Personnellement, je crois que son penchant pour le monde des plantes semble une conclusion logique de l'idée maîtresse de l'*Emile* : « Tout est bon sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme »... « On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'éducation. »

Les plantes sauvages, qui sortent des mains de l'Auteur des choses, qui n'ont pas dégénéré entre les mains de l'homme, ne nous donneraient-elles pas des enseignements précieux sur l'ordre naturel du monde ?

A l'appui de cette hypothèse, notons que Rousseau dédaigne les plantes cultivées. On sait, par exemple, que sa correspondance avec la duchesse de Portland a brutalement pris fin quand notre philosophe s'est permis de refuser un envoi de plantes cultivées préparé par les mains amies. Et pourtant ces espèces-là, étudiées sous le signe de la génétique, apportent des lumières toutes particulières et sont au centre des préoccupations des botanistes. Mais peut-on faire un grief à Rousseau de les avoir négligées ? Les botanistes de ma génération sont très rousseauistes sur ce point et j'avoue qu'à la plus somptueuse des roses je préfère la fraîche églantine.

Pour les mêmes raisons Rousseau méprise les plantes médicinales et n'aime guère les herboristes, qu'il appelle « apothicaires ». Son indifférence envers les simples et son scepticisme envers les herboristes sont également partagés par les botanistes contemporains qui, d'ailleurs, ne prennent pas, au nom de la chimiothérapie, position contre la phytothérapie, mais qui, à bon droit, estiment que l'empirisme des herboristes doit faire place aux recherches

¹ C'est en particulier le cas d'Agassiz. Cf. E. C. Agassiz « Louis Agassiz », Fischbacher 1887.

² Lettre à La Tourrette. Monquin, le 26 janvier 1770. (Corr. gén. Dufour-Plan, XIX, p. 217.)

³ Lettre à Laliaud. Bourgoin, le 5 octobre 1768. (Op. cit., XIII, p. 338.)

pharmacologiques¹. On cite souvent, tirée d'une lettre à Mme de Verna, cette déclaration de Rousseau : « Je connais l'organisation des plantes sur la foi de la nature qui ne ment point et je ne connais leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes qui sont menteurs... J'aime cent fois mieux voir dans l'émail des prés des guirlandes pour les bergères que des herbes pour les lavements »².

Il y a dans ce texte une expression qui, avec raison, choque Favarger. C'est les « guirlandes pour les bergères ! » Voilà bien Rousseau et son romantisme, romantisme qui devait nuire à sa carrière de naturaliste.

La lecture des *Lettres sur la botanique* donne également la mesure de son finalisme assez marqué, qui apparaît même dans le vocabulaire employé. Ce finalisme, certes plus sympathique que le froid mécanisme des techniciens de la flore, ne dégénérera jamais (à l'encontre de celui de Bernardin de Saint-Pierre avec qui Rousseau herborisera dans les dernières années de sa vie) en un naïf et ridicule anthropomorphisme³. Mais, néanmoins, cette philosophie de l'intentionnel fausse les problèmes exposés et apparaît peu scientifique.

Le reproche le plus clair que les botanistes contemporains puissent faire à Rousseau, c'est, nous le verrons, qu'à une époque où la science aimable n'était que détermination, qu'étiquetage, que chicanes et controverses entre les auteurs, de s'être complu à ce jeu, de s'y être livré en autodidacte, de n'y pas avoir réussi et de n'avoir finalement rien apporté à la science.

Et pourtant il a eu des presciences admirables :

- sur les affinités naturelles de plantes que la systématique florale de Linné tenaient éloignées et que la classification d'aujourd'hui rapproche.
- sur le rôle des verticilles sexuels de la fleur qui, mieux que les enveloppes florales (calice et corolle) représentent la « vraie fleur ».
- sur la transformation évolutive des feuilles en organes floraux, notion reprise plus tard par Goethe.

Dans le domaine de la flore alpestre, Rousseau aurait pu faire œuvre de pionnier. Or les deux plantes qui paraissent avoir retenu son attention au Chasseron n'offrent aucun intérêt, ni dans leur distribution altitudinaire, ni dans leur répartition spatiale. Et il se déclare déçu (il y revient plusieurs fois dans ses lettres) d'une herborisation au Mont Pilat (sud-ouest de Lyon) alors que la liste des espèces qu'il y a récoltées est prodigieusement intéressante.

En résumé on peut faire cette constatation à propos de Rousseau botaniste: il a été (il le déclare à maintes reprises) un apprenti dans le domaine de la systématique qui représentait alors à peu près toute la science. Mais, devançant son temps, il a failli être le précurseur de l'éclatement de la botanique en branches combien fertiles : la morphologie florale, l'anatomie végétale, la phytogéographie et la phytosociologie. Nous verrons plus loin que si des réserves peuvent être faites à l'endroit de Jean-Jacques naturaliste,

¹ C'est le cas à Neuchâtel où M. Charles Béguin enseigne cette discipline à l'Université.

² Il termine sa lettre par une de ces fleurs de rhétorique dont il est coutumier à l'égard des « dames » : « Puissè-je aller faire dans vos cantons des herborisations qui ne pourront qu'être abondantes et brillantes si je juge par les fleurs que répand votre plume... » Bourgoïn, le 2 décembre 1768. (Op. cit., XIX, p. 13-14.)

³ On cite toujours, à propos de l'auteur de *Paul et Virginie*, l'histoire du melon. En voici une autre dont je résume l'argument : Les acacias portent des épines qui empêchent les carnivores d'y grimper pour atteindre les nids des oiseaux dont ils dévoreraient les œufs. Mais comme il faut bien que ces carnivores nourrissent leurs petits, des lianes pendent aux branches des acacias et c'est par là que les carnivores grimpent pour atteindre les nids.

il est par contre bien fils de cette Romandie où chaque enfant « naît pédagogue », plus porté à enseigner qu'à observer. En bref (je le prouverai), il se révèle un éducateur et un vulgarisateur remarquable.

* * *

Quelques mots sur la carrière de Rousseau botaniste.

C'est la flore neuchâteloise qui lui donne le goût de l'étude des fleurs et c'est Jean-Antoine d'Ivernois, auteur du premier *Catalogue des plantes de la Principauté* qui lui inspire ce qui deviendra une passion, passion partagée par un petit cénacle d'aristocrates, d'Escherny, DuPeyrou, Abraham de Pury. Le botaniste jurassien Abraham Gagnebin était le conseiller de l'équipe. Le Chasseron fut un de leurs premiers buts d'excursion (juillet 1764). Disons plutôt d'expédition ! Nous qui, en voiture, atteignons en une heure, de Neuchâtel, les pâturages sis en-dessous de l'Hôtel du Chasseron, avons peine à nous imaginer ces hommes, en habit du siècle, accompagnés d'un âne chargé des bagages, cheminant de Brot à Noirvaux le long d'étroites routes poussiéreuses.

L'hiver suivant, Rousseau se rend compte de l'indigence de ses connaissances ; il étudie, il achète des livres et des instruments. Il s'aperçoit que la science aimable est difficile : « Au peu que j'ai vu sur la botanique, je comprends que je repartirai d'ici plus ignorant que je n'y suis arrivé, plus convaincu du moins de mon ignorance ; puisqu'en vérifiant mes connaissances sur les plantes il se trouve que plusieurs de celles que je croyais connaître, je ne les connaissais point. Dieu soit loué ; c'est toujours apprendre quelque chose que d'apprendre qu'on ne sait rien »¹.

Au cours de l'année 1765, c'est l'affaire de Môtiers et l'installation à l'île de Saint-Pierre. Sur ce domaine bien limité géographiquement il a l'idée d'écrire une *Flora petrinsularis*. Il divise, pour ce recensement sociologique, l'île en cantons. Va-t-il créer la sociologie végétale, se demande Favarger ? Hélas, on ne peut répondre à cette question ! Car ces Messieurs de Berne mettent fin au séjour du citoyen de Genève (et à ses projets) et, en janvier 1766, Rousseau se rend en Angleterre.

Il s'y trouvait, chez les grands de ce monde, de magnifiques jardins botaniques ; des herboristes à gages parcouraient l'Europe pour les ravitailler. Louis Seylaz a traduit et publié le curieux *Journal de Thomas Blaikie*², récit des voyages, en Suisse occidentale, d'un jeune jardinier écossais chargé de telles récoltes.

En Angleterre, la passion de Rousseau pour les plantes s'affirme : « J'espère herboriser aussi bien que les moutons qui paissent sous ma fenêtre et savoir comme eux trier mon foin »³.

Trier mon foin ! Favarger montre, d'une façon pertinente, qu'au 18^{me} siècle la systématique botanique était en devenir. Au système ancien de l'épithète (description de la plante qui lui tenait lieu de nom) se substituait la nomenclature binaire de Linné. A la classification sexuelle de ce dernier s'opposait la classification naturelle de Jussieu. On comprend, dès lors, que

¹ Lettre à Du Peyrou. La Ferrière, le dimanche 16 juin 1765. (Op. cit., XIV, p. 15.)

² Editions de la Baconnière, 1935.

³ Lettre à la duchesse de Portland. 20 octobre 1766. (Op. cit., XVI, p. 102.)

Rousseau ait eu de la peine à « trier (son) foin ». Ce tri n'est d'ailleurs pas terminé à l'heure actuelle et ne le sera que grâce aux secours de la génétique.

Nous ne suivrons pas en détail Rousseau dans ses pérégrinations malades en France. Il se faisait suivre de ses caisses d'herbiers et de livres. Il achetait des flores, il devait parfois s'en séparer pour en acquérir d'autres. Il se procurait également des plantes sèches, qu'une fois au moins il renverra faute de pouvoir les payer. Il voulait avec raison « constituer un herbier pour discuter en pleine connaissance des espèces, pour les comparer ».

Plusieurs fois, dans ses lettres, il déplore le manque d'un livre élémentaire, d'une méthode simple pour la détermination ; par son projet de pasigraphie il est le précurseur de Bonnier.

Les huit *Lettres élémentaires sur la botanique* ont été écrites de 1771 à 1773 ; elles furent adressées à Mme Delessert, née Boy de la Tour (de Môtiers), pour l'initiation de sa fille Madelon. Elles commencent et finissent le plus souvent par les petits riens d'une correspondance familière.

La première traite des parties de la fleur et, par l'exemple du lis, amène la correspondante à la notion de famille naturelle.

La deuxième s'attache aux crucifères, la troisième aux papilionacées.

La quatrième reprend les observations de la lectrice et de sa fille ; il y avait donc réellement un enseignement par correspondance.

La cinquième s'occupe des ombellifères mais critique surtout une science qui n'est que nomenclature. Pourquoi n'a-t-il pas montré l'exemple, en donnant par ses travaux, une nouvelle orientation à cette science ?

La sixième traite des composées.

La septième, consacrée aux rosacées, contient des considérations sur l'espèce qui constituent une prémonition étonnante.

La huitième, enfin, comprend des réflexions de l'auteur sur sa propre méthode. Il s'en veut de ne pas toujours avoir procédé du particulier au général. Étonnant Rousseau ! c'est le reproche qu'on fait encore à nos leçons !

Les autres lettres sur la botanique n'ajoutent rien à la gloire du naturaliste. Elles s'adressent non à des profanes, mais à une élite qui se pique de botanique. Rousseau y est moins sûr de lui-même, plus discuteur, plus négatif, toujours prêt à rejeter sur les autres, sur les livres, sur le mauvais temps ou sur sa santé ses mécomptes scientifiques : « J'ai de mauvais yeux, une mauvaise loupe, des doigts d'une maladresse extrême ». La sagesse populaire ne dit-elle pas : ce sont les mauvais ouvriers qui ont de mauvais outils !

Pour un éducateur, la lecture des *Lettres sur la botanique* constitue une révélation. « Avant de leur (aux enfants) apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons à leur apprendre à le voir », lit-on dans la cinquième lettre. Toute la critique de l'enseignement traditionnel des sciences physiques et naturelles se trouve contenue dans cette déclaration.

Nous sommes actuellement en pleine réforme de l'enseignement secondaire. Or la nouvelle didactique introduite dans les leçons de botanique :

Présenter une plante (les élèves l'ont en mains), l'observer, acquérir la terminologie, généraliser ensuite pour obtenir les caractères de la famille, citer les autres plantes de la famille,

paraît calquée à tel point sur celle des *Lettres élémentaires* que je m'en suis

ouvert à M. W. Lanz, initiateur de notre nouvelle méthodologie. M. Lanz n'a pas lu les *Lettres sur la botanique* !

J.-J. Rousseau, en notre siècle de conquête spatiale, en accord complet avec nos dernières innovations pédagogiques ! Avec cela, il tient la gageure d'allier la précision scientifique à une langue qui est un modèle de clarté ! Voilà ce que nous apprennent les *Lettres sur la botanique*.

A. ISCHER.

PROCES VERBAL DE L'ASSEMBLEE GENERALE ORDINAIRE

du samedi 5 novembre 1966, à 17 h., à la Bibliothèque de la Ville

Mlle Rosselet, présidente, ouvre la séance devant 18 membres (quatre sont excusés). Nous serons 46 pour écouter la conférence de M. J. Rousset.

1. Le *procès-verbal* de l'assemblée générale de 1965 est accepté.

2. *Rapport de la présidente* : L'année 1965-1966 a été calme. Le nombre de nos membres s'accroît : nous sommes 131. L'assemblée se lève pour honorer un disparu, M. P. Bovet, et accueille les nouveaux membres Mme Seyrig-de Saussure, Mlle Henriod, MM. Cornu, Favarger et L'Hardy.

Le comité a renoncé à des offres de documents autographes de Rousseau ; leur prix était exorbitant, et leur intérêt assez mince. Par contre notre collection s'est enrichie d'une lettre à d'Escherny, remise à la Bibliothèque par les autorités communales de Neuchâtel (cf. *Bulletin*, n° 5, printemps 1966).

La légère augmentation de cotisation a été acceptée de bonne grâce. La présidente remercie les membres qui ont ajouté un don à leur versement, ainsi que la Bibliothèque et son directeur qui nous aident financièrement à publier notre *Bulletin d'information*.

Le comité suit les progrès de la restauration de la maison de Rousseau à Môtiers.

Notre première excursion de printemps au Chasseron a été un succès.

3. *Rapport de caisse* : Les comptes laissent un solde de Fr. 1665,60.

4. *Rapport des vérificateurs de caisse* : Décharge est donnée au caissier.

5. *Modification des statuts* : M^e Farny explique à l'assemblée les améliorations introduites dans nos statuts après 10 ans d'expérience.

Les statuts sont adoptés dans leur forme nouvelle à l'unanimité. Ils permettront, l'an prochain, d'élire de nouveaux vérificateurs de caisse !

6. *Divers* : Personne ne demande la parole.

La séance est levée ; il est 17 h. 40.

F. MATTHEY.